



PHOTOGRAPHIE

Rencontres d'Arles: du plaisir, malgré la déception

Bien sûr, elles ne rattrapent pas une programmation et des accrochages chaotiques. Mais ces pépites qui sauvent cette 45^e édition, la dernière de François Hébel, valent le détour.

Arles (Bouches-du-Rhône), envoyée spéciale.

Heureusement, lors de cette parade en forme de fiasco, se déploie l'œuvre noir et blanc de Chema Madoz. De ce photographe espagnol de cinquante-six ans, Duane Michals dit qu'« il vit dans un miroir » et qu'« il est très certainement le fils de Borges qui n'a jamais vu le jour ». Avec ses métaphores et illusions visuelles, ses images mentales en trompe-l'œil, ses détournements, l'artiste trouve le moyen d'altérer le sens de la réalité et de convoquer nos perceptions inconscientes, entre surréalisme et art conceptuel. Une flaque d'eau monte sur des pantalons. Un chemin blanc sort d'une cigarette. Deux chaussures utilisent le même lacet. La craquelure d'un œuf s'étend au coquetier. Une aiguille enfile des perles d'eau. Une cage emprisonne un nuage. Des ciseaux se parent de cils. Et toujours, à distance de la réalité, cet onirisme quotidien épuré, élégant où

l'innocence a vite fait de devenir perversion. On sort du Magasin Électrique, où l'Association du Méjan l'expose, le sourire aux lèvres après tant de gâteries poétiques. On se précipite alors sur le formidable livre édité par Actes Sud (*Chema Madoz, angle de réflexion*) en se disant qu'on ne s'en séparera jamais...

De monumentaux collages noir et blanc

Heureusement, un autre illusionniste, le Catalan Joan Fontcuberta, cinquante-cinq ans, expose, lui, au musée de l'Arles antique la collection Trepas, du nom d'un fabricant de machines agricoles d'avant-guerre qui aurait passé commande aux avant-gardes, de Man Ray à Rodtchenko, Moholy-Nagy et Walker Evans. Cette série hommage inédite s'inscrit dans la lignée des fictions et camouflages mettant déjà en scène, avec force documents inventés

par le même artiste, un cosmonaute, un pope... Il s'agit de confirmer que la photographie, trop souvent brandie comme preuve, n'en est pas une.

Vik Muniz, cinquante-trois ans, grandi dans une favela sous la dictature brésilienne, est aussi une sorte d'illusionniste. Frappé par le déferlement d'images dû à l'arrivée du numérique, cet immense artiste, qui a précédemment travaillé à partir des déchets trouvés dans une décharge de Rio, compose de monumentaux collages noir et blanc à partir de quelque 250 000 fragments d'images amateur. De près, la matière photographique apparaît. De loin, elle s'efface au profit de scènes de genre montrant mariage, salle de classe, bain de soleil. Se servant de fragments de cartes postales couleurs, il fait, de même, revivre des lieux frappés par la violence comme les Twin





BAIN DE SOLEIL, DE VIK MUNIZ. AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DU VIK MUNIZ STUDIO, NEW YORK ET RIO DE JANEIRO, ET SIKKEMA JENKINS & CO, NEW YORK

Towers ou une sublime plage de Beyrouth...

Les collections se ramassent à la pelle, cette année, et ne sont pas toutes de bon goût (aïe, la passion kitsch de l'Américaine Daile Kaplan!). Mais la Walther Collection, elle, restera comme une pépite, avec les séries très prolifiques d'August Sander, des Becher, de Richard Avedon, d'Araki, mais aussi des générations montantes chinoise et africaine. Que du régal! Fallait-il, aussi, que les travaux menés par Anouck Durand sur l'aventure de trois photographes officiels albanais invités en Chine pour immortaliser « *l'amitié éternelle* » entre les deux peuples (déclinée aussi dans un livre paru chez Xavier [Barral](#)) soient intéressants pour qu'on arrive à les apprécier dans le contexte désastreux de leur exposition (les Bureaux DesLices évoquent ceux de la Stasi, dans une obscurité rouge qui oblige à deviner les œuvres via une lampe électrique),

qui plus est aux côtés de la litanie des livres de propagande chinois réunis par Martin Parr, auquel on ne sait décidément rien refuser!

Saluons aussi, au sein d'une programmation à hue et à dia, l'heureuse initiative d'Erik Kessels, qui, à travers neuf photographes, montre, à l'Atelier de chaudronnerie, le besoin hollandais de documenter. Mention particulière au talent d'Hans Eijkelboom qui enfourche avec bonheur l'emploi dans lequel on l'imagine ou se glisse, comme si c'était la sienne, dans la peau de chefs de famille absents. La très intelligente exposition « *l'Arlésienne* » de Christian Lacroix, à la chapelle de la Charité, qui évite de tomber dans bien des pièges, est remarquablement servie par le travail de Katerina Jebb. Denis Rouvre explore très finement, au terme d'un an de rencontres, la question identitaire « *Qu'est-ce qu'être français?* ». Dans le Off, chapeau bas au super travail du collectif Myop!

Jusqu'au 21 septembre
Tous les jours de 10 heures à 19 h 30

D'HIER À AUJOURD'HUI

Les Rencontres internationales de la photographie d'Arles ont vu le jour en 1970 à l'initiative du photographe arlésien Lucien Clergue et de l'historien Jean-Maurice Rouquette. Aujourd'hui baptisé Rencontres d'Arles, le festival Buccorhodaniens de photographies réunit, chaque été, plusieurs dizaines d'expositions installées dans divers lieux patrimoniaux de la ville.

MAGALI JAUFFRET